

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION - ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT  
À L'UNITE DU « FRANCO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
6 et 8, place de la Bourse

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION - ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>)TÉLÉPHONE, Trois lignes : N<sup>os</sup> 102-46 - 104-47 - 102-48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise.....	15	30	00
Départements.....	18	75	37 50 75
Union postale.....	21	50	43 50 88

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

# LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

## LE CYCLONE DES TUAMOTOU

Après la catastrophe de la Martinique, voici celle des Etablissements français de l'Océanie, à travers lesquels le mouvement sismique qui bouleverse encore les Antilles vient de se traduire par un raz de marée qui n'a rien laissé debout des îles enchantées poétisées par Pierre Loti.

Tahiti est préservé, mais les archipels voisins et en particulier Tuamotou, victime de sa structure uniformément plane, sont à peu près anéantis.

Les Tuamotou ne sont constituées que d'atolles, sortes de couronnes coralligènes au centre desquelles la mer s'est réfugiée en un lac de profondeur variable, lagon, où les indigènes viennent en temps propice faire la plonge pour la récolte des huîtres perlières et, nacrées.



L'île de Makemo, dans l'archipel de Tuamotou

Les Tuamotou forment un ensemble de 78 atolles couvrant en y comprenant les lagons une superficie de 660.000 hectares.

La terre n'est représentée que par 86.000 hectares. Quelques-unes de ces îles annulaires n'ont que 7 kilomètres de pourtour. D'autres offrent des lagons si considérables qu'un cuirassé pourrait y évoluer à l'aise.

Un de nos lecteurs, qui a habité Tahiti et visité les Tuamotou, nous écrit : « Les parties élevées n'ont guère une hauteur de plus de 3 à 5 mètres au-dessus du niveau de

l'Océan. La largeur de l'anneau entourant le lagon est en moyenne de 60 à 100 mètres. Il n'y existe aucune eau douce que celle qui tombe rarement du ciel et que les indigènes recueillent dans les citernes. Sur le sol, que les apports marins ont rendu meuble, poussent quelques arbustes rabougris (le mikimiki), des pandanus et enfin des cocotiers, là où on en a planté : cet arbre prend racine partout. Il est à craindre qu'après le cyclone les survivants soient morts promptement de faim et de soif — de soif surtout, puisque les citernes ne devaient plus contenir que de l'eau de mer. Notez que s'il y avait des goélettes dans les îles, et si elles ont résisté, elles ont dû s'empresser de rallier une terre ferme... Les secours, arriveront difficilement en temps utile. La navigation est difficile et lente dans ces parages et les distances d'île à île sont beaucoup plus longues qu'on ne peut l'imaginer en regardant une carte où, dans l'immensité du Pacifique, l'archipel est représenté par des points

noirs pressés les uns contre les autres. »

Les îles Tuamotou sont le centre le plus vaste des pêcheries d'huîtres perlières. Hommes, femmes et enfants se livrent à la plonge en dépit des requins. De 1895 à 1900, les pêcheries tahitiennes ont fourni pour 6 millions de nacre. Certains lagons ont donné 130.000 francs de perles dans une année. Pour la plonge de 1902-1903, un arrêté du gouverneur en fixait l'ouverture le 1er octobre 1902 pour se terminer en septembre 1903. Onze îles étaient déclarées ouvertes à la plonge pour

celte campagne. Ce sont : Toau, Fakarava, Aratika, Tahanea, Motutunga, Makemo, Reioru, Hikueru, Raroïa, Marokau, Amanu. Existence-elles encore? Un jeune savant, M. G. Seurat, docteur ès sciences, détaché comme naturaliste aux Tuamotou, se livrait, dans l'archipel dévasté, à l'étude de la formation des perles, dont l'origine première dans les tissus de l'huître nous échappe encore. Souhaitons que M. Petit, gouverneur des Etablissements français de l'Océanie, dans la tournée qu'il entreprend, retrouve sain et sauf ce courageux pionnier de la science aux îles lointaines du Pacifique.

## L'ANARCHISTE MACCHETTO

Dans la nuit du 22 au 23 décembre, vers une heure, une formidable détonation réveillait en sursaut les habitants de Genève; elle était produite par l'explosion d'une bombe suspendue contre la porte de la vieille cathédrale Saint-Pierre. En éclatant, l'engin, placé à une hauteur d'environ 2 mètres, fit seulement sauter la serrure de la barre de fermeture, sans causer à l'édifice de sérieux dommages; mais les maisons du voisinage, au cours Saint-Pierre et à la Taconnerie, furent violemment ébranlées.

## LES « SANS TRAVAIL » DE LONDRES

L'année qui vient de s'achever fut réellement, pour l'Angleterre, une année d'apothéose. Elle vit ses armes enfin victorieuses dans l'Afrique du Sud; elle eut cette joie, après quelques semaines d'angoisses, de voir couronner son roi, et les fêtes enthousiastes auxquelles elle assista à ce moment viennent d'avoir leur dernier écho dans la démonstration de Delhi. Mais tant de splendeurs ont un lendemain sinistre, et les processions qui,

depuis un mois, parcourent les rues de Londres, sont terriblement différentes des splendides cortèges royaux dont pourtant, par contraste, elles évoquent le souvenir.

La population ouvrière de Londres subit en ce moment une crise à laquelle la guerre du Transvaal, par la gêne au moins momentanée qu'elle entraîne sa liquidation, n'est évidemment pas étrangère. Chaque année, dans toutes les grandes villes, le retour de l'hiver mène son cortège de noires misères. Cette fois, il y a ici quelque chose de plus, une situation aiguë au point d'inquiéter l'opinion publique anglaise. Jamais le nombre des sans-travail n'avait été si grand.

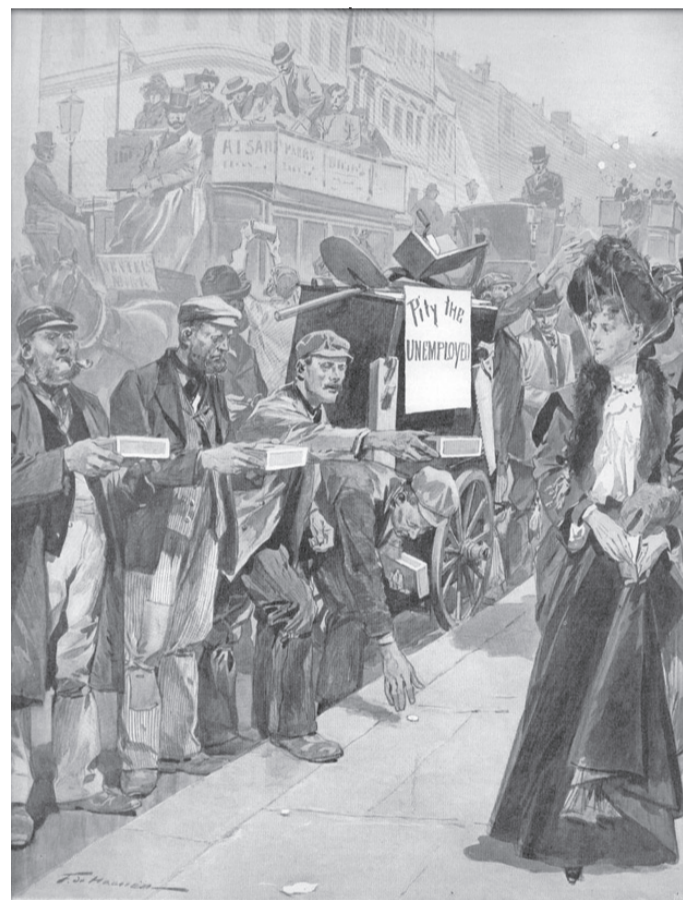
Et ils n'ont plus, désormais, comme ces trois derniers hivers, la ressource suprême de s'engager dans les armées de Sa Majesté pour aller combattre dans l'Afrique du Sud, moyennant des salaires dorés. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, en reviennent et ne seraient peut-être pas tentés de recommencer l'aventure.

Menacés, donc, de mourir de faim et de froid dans leurs misérables logis, mal secourus par la charité officielle, impuissante à remédier à leur détresse, ils n'ont guère qu'une ressource : mendier, implorer la charité des passants, dans la rue. Et ils en usent, mais d'une manière qui nous paraît étrangement insolite, à supposer même qu'on la tolérât, dans ce pays où des articles du Code punissent sévèrement la mendicité, aggravant la peine pour la mendicité en réunion : ils quêtent en procession.

Depuis le 1er janvier, chaque jour, à l'heure où naguère ils prenaient le chemin de l'atelier ou du chantier, ils se dirigent, des quartiers excentriques, Mile End, Baltersea, Southpark, vers le rendez-vous que leur a fixé, à Hyde Park, la Fédération démocratique et sociale. De là, quand ils sont tous groupés, ils repartent pour défiler à travers les quartiers luxueux de la ville, processionnant lentement le long d'Oxford

street, de Regent street pour gagner Trafalgar square et le Strand.

Un policeman à cheval ouvre la marche, et d'autres agents de la police à pied encadrent, sur toute sa longueur, la longue théorie des pauvres diables. Un autre policeman monté ferme le défilé. Par rangées de quatre ou cinq de front, ils vont, le front baissé, le regard morne et comme honteux d'en être réduits, pour vivre, à cette extrémité cruelle. Ils se parlent à peine, et leur procession, dans le brouillard glacial, est silencieuse.



Depuis le début de l'année, les ouvriers sans travail, très nombreux à Londres, cet hiver, et dont la misère est grande, organisent quotidiennement des manifestations dans les rues des quartiers riches. Autour d'une petite voiture, chargée des outils devenus inutiles et portant l'inscription : *Pity the unemployed* (Pitié pour les sans travail !) des quêtés font appel à la charité des passants, auxquels ils tendent des boîtes à cigares en guise d'aumônières.

Il y a parmi eux des adolescents frêles, que les privations des dernières semaines semblent avoir rendus plus débiles encore, des travailleurs dans la force de l'âge, les épaules larges, le torse robuste, sous des vestons râpés, et des vieillards déjà penchés vers la tombe et qui semblent bien incapables de jamais gagner leur pain quotidien.

En avant du groupe de chaque district, de larges pancartes se balancent au bout d'une perche, ou encore des banderoles d'étoffe rouge supportées par deux hampes improvisées et tendues par des cordelettes attachées aux deux coins inférieurs, que des hommes tiennent

à la façon des cordons des bannières, dans nos fêtes religieuses.

Ce que portent ces étranges enseignes, ce sont des inscriptions presque toutes pareilles : *Unemployed workmen* (Ouvriers sans travail) ; *Pity the unemployed* (Pitié pour les sans-travail).

Parfois, de distance en distance, sur une petite voiture, avec une inscription analogue, on roule les outils désormais inutiles : la pelle, la pioche du terrassier, la truelle du maçon, la scie à main, la varlope du menuisier,

car toutes les professions se confondent dans cette triste foule.

Et, sur le flanc de tout ce cortège, du côté qui longe le trottoir, s'alignent les quêtés. Ils tiennent à la main, en guise d'aumônière, qui des caissettes fabriquées à la hâte avec des planchettes de sapin, qui des boîtes vides de cigares, et sollicitent l'obole des passants. Ceux qui peuvent répondre à leur appel n'ont guère le courage de leur refuser le penny ou la pièce blanche. La tournée finie, on s'en retourne vers Hyde Park, où la recette est comptée. On dénombre en même temps les manifestants, et équitablement, fraternellement aussi (Suite page 2)